

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 29

**Artikel:** Bancs pour s'asseoir  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198256>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1<sup>re</sup>, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## A l'eau !

Nous voilà depuis huit jours dans les chaleurs de la canicule. A l'ombre de la Cathédrale aussi bien que dans les appartements les mieux garantis contre les ardeurs solaires, le thermomètre oscille entre 31 et 35° centigrades. Les rues sont désertes. Tous les fortunés de ce monde qui peuvent s'accorder des vacances sont allés à la montagne chercher une fraîcheur relative. Jamais les marchands de combustibles n'ont vu leur commerce dans un pareil marasme. Mon vieux farceur d'ami de Corcelles-le-Jorat a beau offrir du sapin ou du fayard à cinq stères par moule, il ne vend plus une bûche et il sèche sur pied, avec son bois. Les maraichers, les agriculteurs dont la récolte de regain paraît compromise, demandent de la pluie à grands cris. Ne pouvant plus se procurer une goutte d'eau fraîche, quelques abstinents songent à revenir au jus de nos coteaux. Bref, pour une période caniculaire, c'en est une de tout premier ordre. Et, au dire du *Messenger boiteux* et du grand astrologue de Chillon, elle durera cinq semaines encore !

Mais avons-nous vraiment sujet de nous lamenter ? Songeons aux habitants des terres brûlées, des mornes régions sans forêts ni vergers, où ne miroite aucun lac, où n'a jamais retenti la chanson du moindre ruisseau ! Que ne donneraient-ils pas, eux, pour se plonger dans notre bleu Léman ! C'est le cas de le dire, nous ignorons notre félicité : voici la nappe d'eau la plus merveilleuse qu'on puisse rêver ; nous pourrions nous y rafraîchir chaque jour le corps et l'esprit, et c'est à peine si, arrivés à l'âge mûr, nous nous y trempions une demi-douzaine de fois par année.

Où prendre le temps de ces baignades quotidiennes ? me direz-vous. — Mais, vous répondrai-je, ne savez-vous pas que les gens très occupés trouvent le temps de faire tout, et qu'il n'y a que les oisifs qui n'aient pas de loisirs.

Le souvenir des étés où, écoliers, vous filiez au lac par le plus court chemin, s'est-il effacé ? Ce n'est pas croyable. On oublie son histoire ancienne, les noms des Pharaons. Des papes et des empereurs ; on oublie son grec ou son algèbre ; mais on n'oublie pas le temps où, les reins ceints d'un de ces pagnes que les gamins lausannois appellent des *caches*, on menait une délicieuse vie d'amphibie.

A cet âge-là, les teintes légères de l'eau, les jeux de lumière variant selon le moment de la journée, la silhouette d'une barque à l'horizon vaporeux, le soleil plongeant dans l'onde lumineuse, tout cela ne nous disait encore rien. Le bonheur suprême consistait à vivre quelques heures entièrement libre, face à face avec la nature, à nous croire des Robinsons abandonnés à leurs propres ressources, ou de terribles Peaux-Rouges se faisant une pirogue de tout pour chasser le requin et le crocodile, ou se glissant comme des serpents dans les jungles des Pierrettes pour surprendre le tigre royal.

Des bains, nous en prenions, sans doute,

puisque nous nous initiions réciproquement à l'art de la natation, puisque nous allions avec un courage de héros à vingt ou trente brasses en avant nous jucher sur des îlots sous-lacustres portant les noms de Pierre-de-Quatre et de Pierre-de-Douze. Mais, pour ne point mentir, je dois ajouter que, certains jours, le fin sable de la grève nous paraissait préférable à toutes les séductions de l'eau. C'étaient de ces journées où nous revenaient les échos de quelque accident et où l'idée du danger nous empoignait malgré nous. Si quelqu'un de nous allait avoir la *crampe* en nageant au large ! Qu'était-ce que cette *crampe* ? nous ne le savions pas ; et c'est précisément pourquoi elle nous inspirait une même terreur à tous. Alors, en ces moments de trac, nous suivions l'exemple d'un camarade à qui sa mère recommandait chaque fois de ne pas faire des *vallances*, nous restions à terre, nous baignant dans le sable chaud, creusant des tranchées, détournant des canaux, allumant du feu, grignottant notre pain, rôtissant des escargots, à défaut d'autre gibier, et nous culottant la peau comme de vrais sauvages.

Et cela ne vous dirait plus rien, cette existence-là ? Mais, songez qu'Adam et Eve n'en ont pas mené une plus heureuse avant l'affaire de la pomme. Pourquoi n'y pas goûter de nouveau de temps en temps ? Pourquoi ne pas rafraîchir ses impressions d'enfance en pratiquant une aussi salutaire hygiène ? Vrai, on ne se baigne pas assez chez nous ; on ne fait au reste pas grand'chose pour nous faciliter cet exercice et ce plaisir. Et des milliers de personnes se privent ainsi d'une des meilleures jouissances que nous connaissions.

A l'eau ! pendant les chaleurs caniculaires ; à l'eau ! avant que l'âge vous cloue dans votre fauteuil ; à l'eau ! pour vous épargner une foule de petites inconvénients et de bobos ; à l'eau bleue de nos lacs d'une si douce poésie ; à l'eau qui ragaillardit et rajeunit ; à l'eau ! à l'eau !

Je voudrais souhaiter aussi à notre Conseil communal lausannois, qui respire à peine dans sa salle surchauffée et sans air, de pouvoir tenir ses séances estivales sur les flots du Léman ; mais je serais taxé avec raison d'irrévérencieux ; on ne manquerait pas de dire que j'essaie de lui faire faire le plongeon et que si quelqu'un mérite d'être à l'eau, c'est celui auquel la température de ces jours a inspiré ces lignes.

V. F.

## Bancs pour s'asseoir.

Voilà un titre on ne peut plus naïf, direz-vous, pourquoi les bancs sont-ils faits, sinon pour s'asseoir !

Pas si naïf que cela, me permettrai-je de vous répondre ; il existe bel et bien, et tout particulièrement à Lausanne, des bancs qui ne sont pas faits pour s'asseoir : Voyez nos promenades.

Durant les belles et chaudes journées de l'été, des centaines de Lausannois et d'étrangers dirigent leurs pas vers les beaux ombrages

de Montbenon... Mais pourquoi nombre d'entre eux ne se reposent-ils pas immédiatement sous les grands tilleuls pour y jouir paisiblement de la fraîcheur ? Pourquoi les voit-on aller et venir, regardant à droite et à gauche comme des âmes inquiètes ?

Hélas ! parce qu'ils sont à la recherche d'un « banc pour s'asseoir ».

Mais il y en a en quantité sur Montbenon, on ne peut faire dix pas sans en trouver un, me direz-vous !

C'est parfaitement vrai, mais permettez-moi de vous faire observer que ces bancs ne sont point là pour s'asseoir ; les uns sont destinés à recevoir du sable ou du gravier, les autres sont encombrés de divers objets, entourés de poussettes et autres véhicules pour enfants.

Voulez-vous vous en convaincre ? allez vous promener sur Montbenon, dès les deux ou trois heures de l'après-midi, et cherchez un banc : vous irez vainement de l'un à l'autre, impossible de vous asseoir. Les bonnes, les mères, les grand'mères accompagnées d'innombrables moutards se sont emparés de la place. Pendant que les unes tricotent, que les autres allaitent ou mettent les bébés en situation de satisfaire à certaines exigences de la nature, d'autres moutards — les plus grands — qui sont venus les mains pleines de seaux, de pelles, et autres ustensiles en fer-blanc, recouvrent de sable et de gravier le banc dont ils disposent, avec une fiévreuse activité. Puis, variant leurs manipulations, ils creusent la terre, vont chercher de l'eau, et brassent le mortier qu'ils façonnent — sur le banc — en manière de petits pâtés.

Nous en avons vu qui ne se donnaient pas même le temps d'aller chercher de l'eau à la fontaine et qui s'en procuraient, tout naturellement, sur place. C'est plus vite fait.

Un jour, nous ne pûmes nous empêcher de faire observer à la gardienne de trois ou quatre moutards, combien il était peu convenable de permettre à ceux-ci de salir ainsi les bancs destinés aux promeneurs.

Mal nous en a pris.

C'était une grand'maman, qui n'avait plus que deux ou trois dents. Elle nous les montra, longues et menaçantes, en disant d'un ton acariâtre :

« N'avez-vous jamais été enfant, vous?... D'ailleurs, ça nous regarde, Montbenon est aussi bien à nous qu'à vous !... »

Et, s'adressant aux enfants, elle ajouta :

« Oui, mes chéris, faites vite des petits pâtés. »

En telle occurrence, essayez donc de vous asseoir.

Et pendant que les moutards sont tout entiers à leur affaire, la mère, assise à l'extrémité du banc et fidèle gardienne, veille à la fois sur la poussette, les gamins et les nombreux objets entassés sur la partie du banc restée libre : petits coussins, couvertures, mouchoirs, jouets, biberons, etc.

Encore une fois, allez donc vous asseoir, pauvres promeneurs !

Et la maman ne tardé pas à tirer d'un panier, suspendu à l'arrière de la poussette, les petites provisions pour la dinette. On voit alors les jeunes convives mordre à belles dents dans des tartines aux myrtilles ou autres fruits, s'en barbouiller la figure jusqu'aux oreilles et s'empâter les mains à qui mieux mieux.

Après la rentrée à la maison de ces fidèles habitués de Montbenon, on a le plaisir de voir des croûtes de pain, des fruits à demi rongés, des écorces d'orange et des fragments de journaux joncher le sol.

On nous objectera évidemment que tout cela est pour le mieux, que Montbenon est l'arène on ne peut plus favorable au développement, aux ébats salutaires de la génération en herbe, et que tout ce que nous venons de critiquer est, au contraire, un bienfait.

Peut-être, mais au nom du ciel, que ceux qui ont pour mission d'orner et de conserver nos promenades publiques en bon état, et qui permettent ces petits désordres soient conséquents; que sur la généralité des bancs — puisque la chose paraît utile — on lise en grosses lettres: *Banc pour poussettes, nourrices et petits pâtés.*

Mais qu'on en réserve au moins quelques-uns pour les promeneurs, avec cette inscription: *Banc pour s'asseoir.* L. M.

### Le nègre par amour.

Certes, je suis d'avis que, lorsqu'un homme aime une femme, il doit lui donner des preuves de son affection, être toujours prêt à accomplir en son honneur les actes les plus héroïques, c'est-à-dire les plus insensés; il doit accepter avec bonheur tous les sacrifices, et son dévouement doit être sans bornes; le véritable amour ne raisonne pas. Le mot « impossible » doit être rayé du vocabulaire des amants; cependant, il est des cas, très rares, il est vrai, où l'homme le plus énamouré peut hésiter, dû-t-il perdre à jamais l'espoir de posséder l'objet aimé.

Je me suis trouvé dans ce cas; voici ma confession.

J'avais vingt-deux ans, ce n'est pas d'hier; j'étais ardent, enthousiaste, le cœur débordant d'affection, lorsque je fus présenté à mistress Lucy, une Anglaise d'une grande beauté qui prenait les bains de mer à Dinard.

Elle était veuve; c'était une blonde idéale, au teint mat, sans la plus petite tache de rousseur, à la peau blanche comme du lait, à l'aspect sévère, aux façons puritaines, ce qui ne lui messeyait pas; j'en tombai éperdument amoureux et n'eus plus qu'un désir: obtenir sa main.

Sous ses dehors graves, mistress Lucy cachait une nature romanesque; à la première ouverture, elle me déclara qu'elle n'appartiendrait qu'à celui qui lui donnerait des preuves réelles d'amour. Elle avait, paraît-il, épousé son premier mari un peu à la légère: ne médions pas des morts.

— Mistress, lui dis-je, comme un petit fou que j'étais, mettez-moi à l'épreuve.

— Aôh, je v'olais bien, dit-elle; je pars demain, suivez-moa.

— Au bout du monde!

— No, en Suisse.

J'ai horreur des voyages, j'exécère les hôtels; néanmoins, je fis mes malles et je partis.

Oh! ce voyage en Suisse, je me le rappellerai toujours; un guide à la main, je suivais mistress Lucy comme son ombre, lisant à haute voix les passages relatifs au site ou au monument que nous visitions et le soir, dans le salon de l'hôtel, bien que je tombasse de sommeil, il fallait que je lui fisse la lecture du *Times* en entier. Je m'étais bien promis que sitôt après notre mariage, j'en cesserais l'abonnement.

Le dimanche, jour de repos, nous ne voyagions pas; assis aux pieds de ma compagne, je lui lisais la Bible.

Nous visitâmes ainsi la Savoie et la Suisse, mistress Lucy infatigable, toujours fraîche, chastement enveloppée dans une longue robe montante qui me

cachait sa jolie gorge et moi, pâle, amaigri, l'œil cave, succombant à la fatigue.

La jolie veuve avait la passion des ascensions, je déteste la marche; tous les matins, elle me faisait lever à des heures invraisemblables; encore endormi, l'alpenstock à la main, il me fallait gravir les montagnes les plus élevées; elle ne me faisait pas grâce du plus petit pic. Tous les jours, grelottant de froid, j'assistais à un nouveau lever du soleil.

Lorsque nous étions arrivés sur la crête la plus haute:

— Ouvrez le guide, me disait-elle, lisez la description.

Je lisais; elle émettait quelques réflexions.

— Ne trouvez-vous pas que plus l'on monte, plus l'âme s'élève?

— Il est certain, mistress, qu'à trois mille mètres d'altitude, la pensée atteint les plus hautes régions.

— Yes, vo m'avez compris.

Parfois, il lui prenait envie de posséder un fleur alpestre qui croissait au bord d'un précipice.

— Allez chercher, me disait-elle.

Frissonnant, j'obéissais; fermant les yeux pour éloigner le vertige, je me couchais à plat ventre, et rampant comme un indien dans les jungles, je me glissais non sans passer par toutes les affres de la peur jusqu'à la maudite plante que je rapportais, triomphant, dissimulant mal ma frayeur.

Elle humait une seconde la fleur qui m'avait coûté tant de peine et elle la jetait avec dédain.

Le plus grand supplice pour moi était celui de l'album. A n'importe quelle heure, en chemin de fer, en bateau, à table, elle tirait un album de son sac de voyage.

— Ecrivez une belle pensée, me commandait-elle.

Je prenais le crayon, mais j'avais beau me creuser la tête, je ne trouvais rien; il fallait s'exécuter quand même; ce que j'inscrivais était idiot.

« Avec ses neiges éternelles, le Mont Blanc me glace; je ne veux pas l'escalader, je préfère la vallée. »

Parfois elle voulait des vers:

Le soleil, sur le Mont Salève,  
Tous les matins se lève.

Un jour, je voulus être aimable, j'écrivis: « Mistress Lucy est la plus adorable des Anglaises. »

Elle fronça le sourcil:

— Effacez, dit-elle, et mettez: Je suis un sot.

J'obéis et je signai.

Oh! cet album, comme je me promettais de le brûler le lendemain de notre mariage!

Nous arrivâmes à Genève où mistress Lucy m'annonça qu'elle avait l'intention de séjourner quelque temps. Cette nouvelle me ravit, j'allais enfin me reposer. Je me réjouissais à l'idée de visiter cette ville coquette, unique au monde, de rêver sur les bords de son lac. J'avais compté sans ma compagne. Elle s'aboucha aussitôt avec les membres de la colonie anglaise; elle me présenta et, dès lors, je n'eus plus un instant de tranquillité. Je n'ai aucun goût pour les exercices violents, il me fallut prendre part à des parties interminables de croquet, de lawn-tennis. Le soir, mistress Lucy m'emmenait aux conférences de l'Armée du Salut où je me pinçais jusqu'au sang pour ne pas dormir. Sur la foi d'un prédicant américain, elle s'avisait de suivre un régime exclusivement végétarien. Je dus l'imiter. Je ne mangeai plus que de la salade et je ne bus plus que de l'eau.

Je maigrissais à vue d'œil; je la pressai de hâter notre union; je tombais d'inanition.

— Ne vous ai-je pas assez donné de preuves d'amour, mistress? lui demandai-je.

— No, pas encore, patientez.

Un soir, elle témoigna le désir d'aller au théâtre; je m'informai du programme. La troupe commençait par un lever de rideau: *Le nègre par amour*, comédie en un acte.

Soudain, mistress Lucy devint pensive.

Elle me prit les mains.

— Emile, me dit-elle, c'est la première fois qu'elle m'appelait par mon prénom.

Et lentement, en me fixant:

— Le nègre par amour, oh! c'est ça aimer! Faites cela pour moi et je vous appartiens!

Comme je la regardais, éfaré.

— Il hésite, le lâche! s'écria-t-elle en me repoussant.

Elle rentra dans sa chambre dont elle me ferma

la porte au nez; le lendemain, elle quitta l'hôtel, je ne l'ai jamais revue.

J'en appelle à toutes les femmes:

Fus-je coupable? Eugène FOURRIER.

### Le coin.

Un ami du *Conteur vaudois* a déniché chez un bouquiniste de Lausanne une série de vieilles chansons manuscrites, sans nom d'auteur. Il a bien voulu nous les envoyer. En voici une qui est intitulée *Le coin* et qui se chante sur l'air de *La pipe de tabac* ou de *Il ne faut pas dire « Fontaine... »*

Il faut bien peu de place au sage,  
Un coin suffit à son bonheur.  
Je ne voudrais pour tout partage  
Qu'un coin qui sût plaire à mon cœur.  
Heureux celui qui dans ce monde  
Ne porte pas ses vœux trop loin  
Et sait, lorsque l'orage gronde,  
Se tenir tapi dans son coin.

Joli coin où ma tendre amie  
Avec moi puisse se loger,  
Coin d'un bois où ma rêverie  
Le soir puisse se prolonger,  
Voilà les trésors où j'aspire.  
De tout le reste je dis: foin!  
Car que fait le plus grand empire  
Au possesseur d'un joli coin?

L'hiver, lorsque la médisance  
Dans nos salons tient ses bureaux,  
Qu'on y déchire l'innocence  
Par les plus horribles propos,  
Fuyant avec un soin extrême  
Les méchants que je n'aime point,  
A côté de celle que j'aime,  
Du fourneau je garde le coin.

Tiré des mêmes papiers jaunis:

### LA FEMME

La femme en son enfance est une fleur naissante:  
Cultivons-la;  
Dans son adolescence, une barque flottante:  
Arrêtons-la;  
Dans un âge plus mûr, une vigne abondante:  
Vendangeons-la;  
Dans la vieillesse enfin, une charge pesante:  
Supportons-la.

### La presentachon d'on drapeau.

L'étai l'abbai proutse dè Losena. Lè damusalé l'avant fè on drapeau, et peinsadè, fallià lo presentà à la parada. Lo comité s'étai rasseimblia pè lè Trai-Pindzon, et l'avant decidà que lo présidente farai lo discou. Ne sé pas se ci présidente l'avai dè la peina à mena la leingua ào bin cein que lài avai, mà lài fironf son discou et ie du lo recordà. N'étai pas question dè lào crià coumeint les fennès dè Bimant: « Returnà fèrè on to, la soupa n'est pas presta. » L'étai lo momeint dè fèrè lo discou.

Lo présidente, qu'avai la gruletta, demandè à on outro se ne vao pas fèrè lo discou à sa pllièce.

— Ma fai na, que lài repond: te comprend, l'è tè que ti présidente, l'è tè que te faut lo derè.

Adan lo présidente montè su l'estrade et ie coumeince... ein français, lo bon sang:

« Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau... » Et ie crotzè.

— L'insigne de notre société, que lài dit tot bas ion dâo comité.

« Le... le... l'in... l'insecte de notre société, » que dit lo présidente.

— Na, l'insigne, qu'on lài reit.

Et lo présidente recoumeincè:

« Citoyens, j'ai l'honneur de vous présenter ce drapeau, l'insecte... »

— Na, l'insigne.

« Citoyens, j'ai l'honneur... Diabliè mè bour-lai que redio on mot! »

Et ie déchente dè l'estrade.

LOUIS FAVRAT.